

Mortellement sérieux

La biographie des tyrans illuminés et des mystiques sanguinaires n'est pas aisée à écrire : on ne prête qu'aux riches. Il est extraordinairement difficile, pour l'historien, d'établir qui fut *vraiment* Jan Bockelson, dit Jean de Leyde (1509-1536), polygame et uxoricide, amateur de bonne chère et affameur de son peuple, roi éphémère de la cité westphalienne de Münster, rebaptisée Jérusalem. Les témoignages d'époque sont évidemment partiels, et tous à charge, puisque l'homme échoua, et que ses derniers adeptes sombrèrent avec lui. Mais ce qui complique encore plus notre tâche, c'est que nous n'avons pas affaire à un Néron ou un Caligula, qui ne se souciaient guère de justifier leurs carnages par une mission divine : nous avons affaire à un homme qui se réclame d'une foi ardente, et prétend au christianisme le plus authentique. Bref, nous ne sommes pas en face d'une mégalomanie banale et d'une cruauté simple, mais d'une fureur sacrée, obéissante aux ordres d'en-haut.

Bien entendu, nous autres modernes, nous sommes tentés de hausser les épaules : hypocrisie, prétexte, ruse mille fois éventée ! On se réclame de Dieu pour mieux justifier ses crimes, on égorge en chantant les psaumes et l'on trucidé en citant la loi et les prophètes. La feinte est trop connue. Et ce serait presque à l'honneur de Caligula ou de Néron de n'avoir pas invoqué, pour se justifier, le devoir d'obéissance aux injonctions divines. Bref, à nos yeux, un Jean de Leyde apparaît plus retors que les pires tyrans païens : n'a-t-il pas joué de la foi d'autrui pour asseoir son pouvoir ? Ne s'est-il pas donné pour l'élu de Dieu à seule fin de mieux asservir les hommes ?

Mais ce point de vue est faux : nous ne sommes pas au XXI^e siècle, mais au début du XVI^e. D'ailleurs – on y reviendra

– il n'est même pas sûr, hélas, que ce point de vue soit juste pour notre aujourd'hui. Pour le XVI^e siècle, la cause est entendue : l'idée d'un Jean de Leyde utilisant cyniquement la foi religieuse, en toute connaissance de cause, comme un athée retors, pour assouvir sa soif de puissance, cette idée fait bon marché de ce que pouvait être la religion dans les années 1530. Bien sûr, elle fut souvent instrumentalisée à des fins de puissance : les princes protestants et catholiques se combattaient et s'alliaient au gré de leurs intérêts stratégiques, se retrouvant unis contre l'anabaptisme qui menaçait leur autorité. Néanmoins ces usages politiques de la religion ne signifient nullement que celle-ci n'était pas, comme l'a si fortement démontré Lucien Febvre, l'horizon indépassable du seizième siècle, y compris chez les « incroyants » supposés¹.

Il faut ajouter que les espérances millénaristes hantèrent cette époque ; les inspirés y furent nombreux, prolongeant puissamment les intuitions de la mystique médiévale². Le séisme de la Réforme avait ouvert dans les esprits et les âmes des failles d'angoisse profonde. Et l'anabaptisme, dont se réclamera Jean de Leyde, fut d'abord un purisme chrétien : constatant que Luther, après avoir combattu l'Église de Rome, n'avait rien de plus pressé que de constituer une nouvelle Église, d'établir de nouveaux dogmes, d'instituer de nouvelles médiations entre Dieu et les croyants, et de s'incliner devant d'autres lois que la loi du Christ, les anabaptistes voulurent de toutes leurs forces préserver cette immédiateté divine que la Réforme leur avait fait entrevoir. Donc ils refusèrent les lois du monde, pour n'avoir d'autre commandement que l'amour du prochain, qui exige le partage intégral de tous les biens

¹ Cf. Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au seizième siècle*, coll. L'Évolution de l'humanité, Albin Michel, 1968, notamment les pp. 419-428 : « Un siècle qui veut croire ».

² Cf. A. Koyré, *Mystiques, spirituels et alchimistes du seizième siècle allemand*, coll. Idées, Gallimard, 1971.

terrestres. Ce mouvement, ce soulèvement des âmes était certes naïf. Mais il était, en son essence même, éloigné de toute hypocrisie.

Autrement dit, la vision qu'un Friedrich Dürrenmatt, dans sa pièce *Les Anabaptistes*, donne de Jean de Leyde, est une vision moderne, une vision du vingtième siècle, qui n'a que de lointains rapports avec la réalité du personnage historique, dont il est presque l'antithèse. Lorsqu'il fait dire à son personnage, avec une ironie marquée : « Le ciel nourrit de grands projets pour mon ineffable personne » ; ou : « Je suis devenu roi par leur simple caprice. Maintenant, le diable m'emporte, ils croient en moi [...]. Je ne sais pas comment sortir de là³ », il campe la figure d'un athée cynique et manipulateur, non d'un mystique du seizième siècle. Ce point est capital. Il ne signifie pas que Jan Bockelson soit un un modèle de vertu chrétienne victime des circonstances, et que sa personnalité n'ait pas cherché la jouissance à l'occasion bénie de sa mission divine. Mais cela signifie que sa part de sincérité fut certainement très grande – ce qui ne fait qu'augmenter notre effroi de ses crimes.

Il va de soi que le Jean de Leyde d'Eugène Scribe est encore plus éloigné de la réalité que celui de Dürrenmatt : quelques fuligineuses visions de règne, le désir de se venger d'Oberthal qui lui a pris sa fiancée, les tourments d'un fils dévotieux puis dénaturé : rien de cela n'a le moindre fondement historique, et l'ensemble présente le fâcheux défaut d'être invraisemblable non seulement au seizième siècle, mais aussi dans tous les autres.

*

Mais qui donc était Jan Bockelson, dit Jean de Leyde ? C'était le fils naturel d'un bourgeois de la ville, d'abord apprenti tailleur

³ Cf. F. Dürrenmatt, *Les Anabaptistes*, Poche Suisse, 1994, pp. 23 et 108.

puis cabaretier. Converti à l'anabaptisme par des prêcheurs ambulants, il se met à prêcher à son tour. Marguerite Yourcenar, qui le fait brièvement apparaître dans son *Œuvre au noir*, écrit que Bockelson « assaisonnait les sanglantes images de l'Apocalypse de ses facéties d'acteur⁴ ».

Jean de Leyde, acteur ? Ce fait étrange, et que reprennent tous ceux qui se sont intéressés à lui, est-il avéré ? Remontons aux sources. La plus sûre est la chronique latine de Hermann Kerssenbrock, un homme qui n'avait que douze ans en 1534, lorsque tout a commencé ; il vivait à Münster, dont il sera chassé quand les anabaptistes installeront leur règne. Beaucoup plus tard, en 1564, devenu savant et professeur reconnu, il profitera de vacances forcées, dues à une épidémie de choléra, pour raconter le dramatique épisode vécu par sa ville trois décennies auparavant. Il interrogera de nombreux témoins. Kerssenbrock est catholique, et son portrait de l'hérétique n'est pas flatté, mais si les jugements sont sévères, les faits ne peuvent être inventés :

« Là [à Leyde], dès son jeune âge, il ne cesse de composer des vers populaires, d'une manière remarquable, si bien qu'il est tenu pour un rythmologue ou un rhétoricastre dans sa langue ; il met sur pied une école dans cet art, et sa frivolité lui attire rapidement des disciples. Il s'exhibe même dans des pièces de différents genres, composées par lui dans sa langue maternelle, sur les théâtres et les scènes, devant un public et dans des intentions de lucre, comme il est de coutume dans ce genre de lieux. Il y mêle des morceaux parfois divertissants, parfois obscènes et infâmes, rarement sérieux et vertueux. Il exerça si bien son esprit à ces choses, il affûta et renforça si bien sa faconde en discours séduisants, il mêla si bien l'habileté et l'artifice que, où qu'il se rendît, il pouvait détourner le peuple.

⁴ Cf. M. Yourcenar, *L'œuvre au noir*, «La mort à Münster», coll. Folio, Gallimard, 1968, p. 88.

Assurément, on aurait dit d'un monstre, d'un mixte de vertus et de vices⁵. »

Jean de Leyde faisait probablement partie d'une « chambre de rhétorique », telle qu'il en existait alors à cette époque aux Pays-Bas⁶. Il s'agissait de groupes de discussion informels, qui se réunissaient dans des tavernes ou des locaux privés, et qui progressivement se muèrent en sociétés littéraires ou théâtrales. Or ces sociétés étaient volontiers favorables à la Réforme et défavorables aux pouvoirs institués. Bref, le théâtre et la religion faisaient bon ménage.

Münster fut la destination de Jean, parce que cette ville était en train de passer à l'anabaptisme. Là-bas, un prêtre nommé Rothmann, après s'être converti au protestantisme, s'était élevé contre le baptême des enfants, tout en prêchant, avec un étonnant succès, pauvreté et austérité. Des nonnes du couvent de la ville se convertirent à leur tour. Des femmes riches, convaincues par le prêche de Rothmann, donnaient leurs biens à la communauté, à la fureur de leurs époux. Un vent de pureté soufflait jusque dans les venelles les plus empestées.

En janvier 1534, L'évêque Waldeck, prince déchu de la ville, menace de la reconquérir par la force. Münster se prépare donc à soutenir un siège. Durant les premiers mois de ce drame lent et cruel, ce n'est pas Jean de Leyde qui gouverne, mais un certain Matthys de Haarlem, son mentor. Or le 4 avril, Matthys, décidément illuminé, sort de la ville sans escorte et se précipite volontairement parmi les ennemis, sûr que Dieu lui donnera la victoire. Il meurt en un tournemain. Jean le remplace, et bientôt décrète que, comme le veut la Parole de Dieu, « tout ce qui

⁵ Cf. Hermann von Kerksenbrock, *Anabaptistici furoris historica narratio*, éd. H. Detmer, Münster, 1899, pp. 642-3. Je traduis du latin (il n'existe actuellement aucune traduction de ce texte en langue moderne). J'ai conservé les mots « rythmologus seu rhetoricaster », qui n'ont pas d'équivalents en français d'aujourd'hui, mais dont le sens est assez clair.

⁶ Cf. Gerd Dethlefs, « J. Bockelson von Leiden », 2004, en ligne : <http://www.westfaelische-geschichte.de/per1104>

s'élève sera abaissé » : donc on abattra les clochers des églises. Jean tombe souvent en transes, et les transes sont contagieuses. Son aura de prophète ne cesse de grandir. Aux extases, il fait succéder les édits, surveillant les mœurs d'autrui autant qu'il relâche les siennes. La délation devient un devoir. On institue des « préposés aux repas dans les maisons communes » et l'on décide du nombre de vestes que pourront porter les hommes, du nombre de jupes que pourront porter les femmes⁷. De nouvelles écoles sont ouvertes, où les enfants apprennent à lire – dans les Psaumes.

Conformément à ce qu'enseigne l'Ancien Testament, il n'est pas bon que l'homme soit seul avec une épouse : il en aura donc plusieurs. Kerssenbrock, dans sa chronique, précise que les femmes n'ont pas le choix, et que les fillettes impubères sont aussi concernées. Celui qui se nommera bientôt lui-même le Roi de Jérusalem aura seize femmes, et deviendra, accessoirement, parent par alliance d'un bâtard de son ennemi l'évêque, fait prisonnier et promptement rebaptisé.

Cette institution de la polygamie à justification biblique est sans doute l'aspect le plus stupéfiant de l'aventure, et qui donne le plus fortement l'impression que Jean de Leyde était un imposteur jouisseur. Néanmoins, cela même est à nuancer. D'abord, il croyait dur comme fer à la nécessité de revivre le temps de Salomon : il croyait donc aussi que la polygamie de ce roi devait être imitée – à seule fin de procréation. Autre motif biblique irréfutable : les 144 000 élus de l'Apocalypse ne pouvaient exister qu'à Münster ; mais la nouvelle Jérusalem comptait alors moins de 10 000 habitants. Il fallait donc s'employer. Enfin, il se trouvait que les femmes, dans la ville anabaptiste, étaient beaucoup plus nombreuses que les hommes ; cette décision d'instaurer la polygamie répondait

⁷ Cf. P. Barret et J.-N. Gurgand, *Le roi des derniers jours*, Éditions Complexe, 1985, pp. 119 et 165.

donc à une pression sociologique⁸. Bref, Jean de Leyde, malgré ses vices, n'est pas plus Casanova qu'il n'est Caligula.

Cependant, l'institution de la polygamie provoque des résistances. Les résistantes sont exécutées. Pendant ce temps, les troupes de l'évêque multiplient les assauts sanglants. En vain. Jean de Leyde se vêt de brocart, rend la justice, brandit un sceptre, crée des duchés, envoie 27 apôtres dans diverses villes de la région. Ils seront tous capturés, torturés et tués, sauf un qui jouera bientôt le rôle du traître. La faim commence à se faire sentir dans la ville. Jean organise des jeux et des fêtes, ainsi qu'une messe bouffonne. Mais le temps passe, les ventres se creusent. On laboure les rues pour y planter des choux. On mange des rats, puis du salpêtre. Une des femmes du roi veut quitter la ville. Résultat : « Le 12 juin [1535], l'ayant donc traînée sur la place, il la frappa d'un coup d'épée, de sa main, à la vue de tout le peuple et de toutes ses maîtresses, et foula aux pieds son cadavre », écrit Kerssenbrock⁹. Le cannibalisme fait son apparition dans la ville, qui finalement sera prise par trahison en ce même mois de juin 1535. Le roi déchu mourra dans les supplices en janvier 1536, recommandant son âme à Dieu.

Précisons que contrairement à une idée qui apparaît chez Voltaire et subsiste chez l'historien Charles Seignobos¹⁰, l'anabaptisme pacifique, illustré notamment par Menno Simons, et qui continue d'exister de nos jours, n'est pas une conséquence des excès de Jean de Leyde. Il est né parallèlement à l'anabaptisme guerrier qui, lui, est définitivement mort avec le

⁸ Cf. Kate Arms, « Polygamy in Münster », *The Unitarian Universalist School of the Graduate Theological Union*, 2001 (pdf en ligne).

⁹ Cf. H. von Kerssenbrock, *op. cit.*, p. 825.

¹⁰ Charles Seignobos est l'auteur de *Scènes et épisodes de l'histoire de l'Allemagne*, Paris, Armand Colin, 1898, qui consacre un de ses chapitres au drame de Münster, sous le titre éloquent de « Jean de Leyde décapite une de ses femmes ». L'ouvrage est illustré de gravures d'Alfons Mucha et de Georges-Antoine Rochegrosse. Le propos que nous évoquons ici se trouve à la page 196 de l'ouvrage. Et c'est Mucha qui s'est chargé d'illustrer l'épisode, en regard de cette page 196.

roi de Münster.

*

Jan Bockelson était acteur, séducteur, ambitieux, ivre de pouvoir. Mais croyant. Et l'on y revient : l'idée qu'il ait pu se jouer de ses contemporains et se jouer de la foi pour satisfaire en toute conscience et en tout cynisme sa *libido coeundi et dominandi*, n'est pas tenable. C'est une idée du XX^e siècle. Jean de Leyde était mortellement sérieux. Et ce sérieux, hélas, reprend du service au XXI^e siècle. À cet égard, nous ne sommes plus absolument modernes.

La tyrannie de Münster présente sans doute des traits qu'on retrouve dans les despotismes « sans Dieu », du genre stalinien : l'institution de la délation, la servitude généralisée au nom de la liberté, les privilèges exorbitants du despote au nom de l'égalité. Mais la ville de Jean Bockelson présente aussi et surtout des traits qui caractérisent les cités gouvernées aujourd'hui par le soi-disant « État islamique ». Le plus saisissant d'entre eux, c'est l'apprentissage de la lecture dans le seul texte sacré. Et le plus significatif, c'est l'institution de lois civiles qui se confondent avec les lois morales et les lois religieuses, et qui se mêlent pointilleusement des aspects les plus privés de l'existence. Dieu se mêle de tout. Il décide aussi que les fillettes seront mariées de force – mariées, bien sûr, car ce qui n'est pas mariage est fornication. La sinistre aventure du « prophète » a bel et bien recommencé.

*